

**Zeitschrift:** L'Hôtâ  
**Herausgeber:** Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien  
**Band:** 38 (2014)

**Artikel:** Souvenirs = Seuveniaances  
**Autor:** Chapuis, Bernard  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1064614>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Souvenirs

*Le souvenir revisite le passé  
et l'irradie d'une lumière magique.*

Damphreux et Lugnez se touchent. Celui qui ne le sait pas ne voit pas la différence. Mon père, qui est né en 1892, était boulanger à Damphreux. Il cuisait le pain pour les deux villages. On disait qu'il faisait le meilleur pain de toute l'Ajoie. De ma vie je n'en ai mangé de meilleur. Quand j'y pense, j'en ai encore la nostalgie. Il se levait à quatre heures du matin, parfois à trois heures. Il enfournait vers les cinq heures. Cela sentait bon dans toute la maison et jusque dehors. Après la fournée, pour profiter de la chaleur du four, des femmes appor-

taient des gâteaux à cuire ou des quartiers de pomme à sécher. Mon père déjeunait puis préparait sa tournée. Il n'avait pas de voiture, il accrochait une remorque derrière son vélo. Il faisait une croix sur chaque miche en la nommant: Marguerite, Lucie, Antoinette. Il connaissait le goût de ses clientes, telle voulait son pain bien cuit, telle autre pas trop.

Durant un certain temps, un boulanger de Cœuve lui faisait concurrence. Il était plus riche que nous. Il venait avec une charrette tirée par un

cheval noir. Ma mère criait: «Dépêche-toi, Abel, avant que celui de Cœuve n'arrive!»

Nous avions quelques vaches que je gardais aux champs en automne. Il fallait bien les surveiller, pour qu'elles n'ailent pas brouter le trèfle ou les betteraves. Combien de fois je leur ai couru après. Ma mère les trayait matin et soir et nous, les garçons, nous devions tous donner un coup de main avant de partir à l'école. A chacun sa tâche, l'aîné sortait le fumier, le second portait le lait à la laiterie. Moi, je

## Seuveniainces

me.

épê-  
cœu-

que  
ie. Il  
'elles  
i les  
ur ai  
ma-  
nous  
nain  
n sa-  
e se-  
boi, je

Daimphreux èt Niungnèz s' toutchant. Çtu que n' sait p' ne voit p' lai diff'reince. Mon père, qu'at nè en 1892, était blantchie è Daimphreux. È tieujait l' pain po les dous v'laidges. An dyait qu'è f'sait le moyou pain de tote l'Aidjoûe. De mai vie i n'en aî maindgi in moyou. Tiaind qu'i yi muse, i en aî encoé tot lai grie. È s'yemvait és quattro dî maitin, des còps és trâs. È botait à foué voi les cintches. Coli sentait bon dains tote lai mâjon èt peus djuqu'à d'vaint l'heus. Aiprés lai fouénée, po profitaie d' lai tchalou di foué, des fannes aip-poéchint des toéchés è tieudre ou bin des quatch'lats d' pammes è soitchi. Mon père

dédjunait èt peus prépairait sai toénè. È n'avait p' de dyimbarde, èl aiccreutchait ènne remorque drie son vélo. È fsait ènne croux chus tchéque miche, è yi botait in nom. Marguerite, Lucie, Antoinette. È cognéchait le goût de ses clientes, ctée-ci v'lait son pain bin tieut, ct'âtre pe trop..

În temps, è y en avait yun d'Tieuve que yi f'sait concurrence. Èl était pus rêteche que nôs. È v'nait d'aivô ènne tchairrate tyirie poi in noi tchvâ. Mai mère breûyait: «Dépâdje-te, Abel, d'vaint que çtu d'Tieuve n'airriveuché!»

Nôs aivïns douz trâs vaitches qu'i void-geos és tchaimps l'erbâ. È les faiyait bin cheurvoyie, po qu'elles n'alleuchint p' dains l' traye ou bin dains les bett'raves. Cobin de còps i yôs aî ritè aiprés. Mai mère les traiyait maitin èt soi èt peus nôs, les boue-bes, nôs daivïns tus prâtaie main foûetche d'vaint que d' paitchi en l'école. Tchétiun sai bésaigne, not' gros botait feu l' feumie, l'âtre poéchait le laissé en lai frutiere. Moi, i preniôs tieusain des laipins. Dains lai vâ-prée, nôs daivïns encoé fendre le bos po l'foué.

Mon père ne rittait p' à môtie, mains èl était cravaint. È y en è que promettant des



soignais les lapins. L'après-midi, nous devions encore fendre le bois pour le four.

Mon père ne courait pas à l'église, mais il était croyant. Il en est qui promettent de l'argent à saint Antoine pour retrouver leurs lunettes ou leurs

clés. Lui n'en avait pas les moyens. Pour remercier, il écrivait sur un bout de papier «Bon pour une miche de pain» et il glissait le billet dans le tronc

*sou.  
ches  
moy  
bia*



sous en sïnt Antoëne po r'trovaie yos breli-  
ches ou bin yos ghiës. Lu n'avaït p' les  
moyens. Po eurméchaie, è graïjentait chu in  
biat «Bon po ènne michatte de pain» èt

tchissait le biat dains l' tronchat di mòtie.  
È léchait à tiurie le tieusain de r'botaie le  
biat en çtu qu'en aivait fâte.

Mes poïrents ne djâsïnt ran qu' frainçais  
d'aivô nôs. Ès vlînt qu' nôs feuchïns bin  
préparïès po l'école. Mains d'avô les dgens  
du v'laidge, le patois, qu'êtaït yote premie

de l'église. Il laissait au curé le soin de remettre le bon à une personne dans le besoin.

Mes parents ne parlaient que français avec nous. Ils voulaient que nous soyons bien préparés à entrer à l'école. Cependant, avec les gens du village, le patois, qui était leur premier langage, reprenait le dessus. Mon père en connaissait tous les secrets. Il le parlait avec aisance et l'écrivait sans fautes. C'était un plaisir de l'entendre.

Ainsi, mon père avait deux métiers, paysan et boulanger. En outre, il était poète. Il écrivait des poésies qu'il recopiait dans un carnet à couverture noire. Il écrivait aussi bien en français qu'en patois. Comme il aimait bien ses clientes, il n'oubliait jamais leur anniversaire. «Tiens, Mélie, puisque c'est ta fête, je t'ai écrit quelque chose.» Mélie rougissait comme une écrevisse et vite cachait le papier dans son tablier.

En été, Julia, une femme de Cœuvre, faisait le tour du village avec son petit char à bras pour vendre ses cerises. On lui en demandait une livre par ci, une écuelle par là, si bien qu'à la fin du village, il ne lui restait presque plus rien, quelques cerises au fond d'un corbillon; elle les distribuait aux enfants.

Elle rentrait chez elle toute guillerte. Elle avait gagné sa journée, et surtout, elle avait bavardé, elle avait pris du bon temps.

Un jour – je me souviens, c'était pendant la guerre –, avant de commencer sa tournée, mon père la hèle:

– Arrête-toi, Julia! Tu n'as pas besoin d'aller plus loin. Je veux t'acheter toutes tes cerises.

– Qu'est-ce que tu dis, Abel?

– Vends-moi tes cerises! Il me les faut toutes. Les soldats m'ont commandé des gâteaux aux cerises pour ce soir. Eh bien, tu me les donnes ou quoi?

– Non!

– Et pourquoi?

– Tu auras ton corbillon si tu veux, rien de plus. Je regrette, Abel, mais je ne peux pas. Si je te vends toutes mes cerises, qu'est-ce que je vais faire tout l'après-midi?

Dès que j'ai pu, j'ai donné un coup de main pour la tournée. Je portais le pain dans une hotte derrière le dos et je m'élançais sur mon vélo. Emile, qui travaillait à la sablière, ne rentrait que le soir. Il laissait une imposte ouverte, malheureusement c'était un peu trop haut pour moi. Je prenais mon élan, je visais du mieux que je pouvais, et je lançais la michette par cette ouverture. Le soir, Emile devait la chercher

dans toute la chambre, sous la table, sous les meubles.

Pour aller de l'école de Lugnez jusqu'à la Côte, il fallait traverser la Cœuvatte sur un petit pont sans parapet. Une fois, je suis tombé dans la rivière. Les bretelles de ma hotte étaient prises dans le guidon. J'ai failli me noyer. Tous mes pains flottaient sur l'eau. Je les ai rapportés à la maison. Nous n'avons pas pu les vendre. Nous les avons donnés aux cochons. Mon père les a remplacés. Il ne m'a pas grondé. Il savait faire preuve de compréhension.

Les clients que je trouvais chez eux payaient tout de suite. Les autres «allaient au carnet», comme on disait alors. J'inscrivais la somme due dans un calepin et ils payaient à la fin du mois.

Jean-Pierre Grigou, lui, n'allait pas au carnet, il me payait sur-le-champ, ce qui ne m'arrangeait pas. Il habitait seul dans une petite maison aujourd'hui détruite. Il était d'une taille avarice qu'il aurait écorché un pou simplement pour en avoir la peau; ça peut toujours servir. Chaque jour, il prenait sa michette. A l'époque, la livre coûtait trente-sept centimes. Il me donnait deux pièces de vingt. Bien souvent, je n'avais pas la monnaie à lui rendre. «Tu me dois trois centimes, me disait-il. Tu me les rapporteras en-

yaindyaidge, repreniait le d'chus. Mon père en cognéchait tos les ch'crêts. È le djasait qu' coli f'sait piaiji d' louyi, èt meinme, è le graiyenait sains fâte.

Aidonc, mon père aivait douz méties, païysain èt blantchie. En pus, èl était poète. È graiyenait des poésies qu' èl eurocypait dains in retieuyat d'avô ènne notre tchevêché. È graiyenait aich' bin en frainçais qu'en patois. Cment qu'èl ainmait bin, ses clientes, è n' rébiait djemains yote anniversaire. « Tëns, Mélie, cment c'ât tai fête, i t'â graiyenè âtche. » Lai Mélie v'niait roudge cment ènne graibousse èt vite caitchait l' paipie dains son dvaintrie.

À tchâtemp, lai Djulia, ènne de Tieuve, f'sait le toué di v'laidge d'avô son tchairrat po vendre ses cliejes. An yi en d'maindait ènne livre poi chi, ènne étcheye poi li, che bin qu'à bout di v'laidge è n'y'i d'moërait quasi pus ran, douz trâs cliejes à fond d'enne crat-te, qu'èlle baijait ès afaints.

Èlle s'en r'venait en l'hôtâ tote hèyerou-se. Èlle aivait dyaingnè sai djouènè, èt chutot, èlle aivait dîsâse, èlle aivait pris di bon temps.

În djoué, qu'ì m'sovins, c'était pendant lai dyiere, d'vaint d'aicmencie sai touènè, mon père lai récrie :

— Râte-te, Djulia! T 'n'ès p'fâte d'al-liae pus loin. I veus t'aitchtaie totes tes cliejes.

— Qu'ât-ce te dis, Abel?

— Vends-me tes cliejes! È m'les fât toutes. Les soudâts m'aïnt commaindè des toéchés ès cliejes po ci soi. Yè bin, te m' les bêyes ou bin quoi?

— Nian!

— Èt poquo?

— Tairés tai cratte s' te veus, ran d' pus. È m'en encrât, Abel, mains i n' serôs. S'i t' vends totes mes celiejes, qu'ât-ce qui i veus fôtre tote lai sainte râprée?

Dâ qu'ì aî poéyu, i aî bêye in còp d'main po lai toénnè. I poéchôs le pain dains ènne botte drie le dos èt peus i m' yainçôs ch' mon vélo. L'Emile que traivayait en lai saiblie-re, ne rentrait qu' le soi. È léchait in quichèt oeuvie, in po trop hât po moi. I preniôs mon élan, i vijôs l' meus qu'ì poéyôs, èt peus i yainçôs çte michatte poi çt'euverture. Le soi, l'Emile lai d'vait tchri dains tot l'pojye, dos lai tâle, dos les moubyes.

Po alliae dâ l'école de Niungnèz djuque ch' lai Côte, è faijait travoichie lai Tieu-vatte chus in piët pont sains murat. În còp, i seu tchôe dains lai r'viere. Les bretèlles de mai botte étint prijes dains l' guidon. I m' seu quasi nayé. Tôs mes pains flottint chu l'ave. I les dâ raippoéchés en l'hôtâ. Nôs n'ains p' poéyu les vendre. Nôs les ains bêyis ès poües. Mon père les è rempiaicis. È n' m' è p' granmoinnè. Èl aivait brament de compregnoure.

Les clients qu'ì trovôs en l'hôtâ me païyint tot comptant. Les âtres allint à carnet, cment an dyait. I inchcrivôs lai

somme dains in rteuyât èt peus ès païyint en lai fin di mois.

Ci Djecain-Piere Grigou, lu, n'allait p' à carnet, è m' païyait comptant, coli n' m'airrandgeait pe. È vétyait tot d' pâi lu dains ènne petête májon qu'ât aivu détrute. C'était in grippé-sou qu'airait écoértchê in pojye po en avoï lai pé. È prenait tos les djués sai michatte. Lai livre còtait trente-sept centimes. È me bêyait douz pieçattes de vingt. Bin svant, i n'ainvôs p' lai mannaie po yi rendre. « Te m' dais trâs centimes, que m'diait l'hanne. Te m' les rappoéch'rés en-coé adjd'beu. » Aiprës dénée, i sâtôs ch' mon vélo po raippoéchait ces trâs roudges centimes.

Voi lai cintyaintaine, mon père è predju lai vue. Tchétchê médi, i yi yéjôs lai feuille. Mes poïreints étint aiboeinnés à Jura. I ainmôs bin çte feuille, chutot les fôles de Jules Surdez, in tot foûe cognéchou d' not' hichtoire èt peus de not' patois.

— Tiu ât-ce qu'ât moûe? me d'maindait mon père.

În djoué, è m'è d'maindè d' l'condière à cèm'terre. È seintait le bord des tombes d'avô sai biantche cainne.

— Tiu ç'ât, çtu-ci?

I yi yéjôs le nom graiynè ch'lai piere.

— Èt peus çtu-lì?

— Djecain-Piere Grigou

— Oh bin, ci Djecain-Piere, c'était ènne sacrée peingnatte.

Aidonc è se pentche ch'lai tombe :

core aujourd’hui.» Après dîner, je sautais sur mon vélo pour lui rapporter ces trois centimes rouges.

Vers la cinquantaine, mon père a perdu la vue. Tous les jours à midi, je lui lisais le journal. Mes parents étaient abonnés au *Jura*. J’aimais bien ce journal, surtout les histoires de Jules Surdez, un fin connaisseur de notre histoire et de notre patois.

— Qui donc est mort? me demandait mon père.

Un jour, il m'a demandé de le conduire au cimetière. Il tâtait le bord des tombes du bout de sa canne blanche.

— Celui-ci, qui est-ce?

Je lui lisais le nom gravé sur la pierre.

— Et celui-là?

— Jean-Pierre Grigou.

— Oh, ce Jean-Pierre, c’était un sacré avare.

Là-dessus, il se penche sur la tombe:

— Eh bien, t’en a assez, maintenant, des sous, Jean-Pierre?

Cela fait plus de cinquante ans que mon père est mort. Un jour, il est parti sans bruit retrouver ce Jean-Pierre au pays des taupes. De quoi parlent-ils tous les deux? Ils se disent que les sous, ce n'est pas tout, comme cette

femme de Cœuve qui vendait ses cerises.

Je pense encore chaque jour à celui qui m'a donné, avec la vie, l'amour du pays et la musique du patois. Je sens encore l'odeur de son pain.

Bernard Chapuis  
Illustrations de Marylène Valle





— Éh bin, t'en ès prou, mitnaint, des sous, Djeain-Piere ?

Coli fait pus d'cinqante ans que mon père n'ât pus. În djoué, él ât païchi sains brut po rrrovaie ci Djeain-Piere Grigou à païys des Tarpies. De quoi ât-ce qu' ès djâ-sant les dous ensoène ? E s'diant qu' les sous ç' n' ât p' le tot, cment çtée d' Tieuve que vendait ses çliejes.

I muse encoé tchétche djoué en çtu qu'm' è bëye, dâivô lai vie, l'aimoé di païys èt pens l'airoije di patois. I aî encoé dains l' nèz lai cheintou d' son pain.

Bernard Chapuis



### A une jeune folle

Pourquoi, dis donc un peu, Agathe,  
Que tu n'as pas voulu de moi?  
Est-ce que tu crois, pauvre fille  
Que tu as été faite pour un roi?

Même si tu as une belle tête,  
De très beaux yeux, un nez bien droit,  
Est-ce que tu crois, pauvre petite,  
Qu'il n'y en a pas de mieux que toi?

Abel Chapuis 1892-1962

En ènne djûene dôbatte  
Poquoi, dis voûere ïn pô, Aigathe  
Que te n'és pe voyu de moi?  
Ât-ce que te crais, pouere bâichatte  
Que t'és aivu faie po ïn roi?

Dâ que t'és ènne belle tête,  
Des tot bés l'etîyes, ïn nèz bïn droit,  
Ât-ce que te crais, pouere petéte,  
Qu'è n'y en é pe dé meux que toi?

Abel Chapuis 1892-1962

